

Rade de Saïgon. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée à Saïgon. — Les sampans. — Les malabars. — Achat d'un *salaco*. — Débarquement par les coulies. — Le *panca*.
Effets du climat. — Les mendiants annamites.

Il était neuf heures et demie du matin, lorsque, le 6 juillet 1872, le transport de l'État *la Creuse* arrêta son hélice et jeta son ancre en rade de Saïgon. L'immense vapeur fut immédiatement entouré de *sampans*, petites barques annamites qui rappellent les gondoles vénitiennes, avec leur rouble placé au milieu et leurs rameurs qui nagent debout. Presque aussitôt une foule d'officiers et de négociants inonda le pont et la dunette. Pour moi, qui savais n'avoir là aucun visage ami à chercher, je contemplai le paysage en attendant l'heure de descendre à terre.

Le ciel était semé d'énormes nuages à bords cuivrés

XXX. — 77^e LIV.

entre lesquels passaient les brûlants rayons d'un soleil plus implacable encore que celui de Singapore; le fleuve était en ce point si large et si majestueusement ample qu'il méritait bien ce nom de rade que l'on s'accorde à lui donner. Une foule d'embarcations de tous ordres, à rames, à voile, à vapeur, se pressaient sur les bords; quelques bateaux de commerce, dont deux anglais, chauffaient en ce moment, et, dans le lointain, j'apercevais le *Fleurus*, vaisseau stationnaire d'où se tirent les coups de canon quotidiens qui annoncent le commencement, le milieu et la fin du jour.

Quant aux rives, celle de droite était couverte de

24



Voiture à bœufs trotteurs. — Dessin de Robin, d'après une photographie.

VOYAGE EN COCHINCHINE,

PAR M. LE DOCTEUR MORICE¹.

1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Voyage en voiture à bœufs. — Tayninh. — Aspect général. — Caractère de la population. — Le jardin de l'inspecteur.

J'arrivai en jonque à Benkeou vers neuf heures du soir, par une de ces nuits absolument noires si communes en Cochinchine. Ignorant le pays et sachant seulement que j'étais séparé du point où je voulais arriver par une distance de quinze kilomètres qu'il fallait franchir à travers des fondrières et dans une région à tigres, j'étais un peu indécis de la conduite à tenir. Le village n'étant composé que de quelques cases et sans ressource aucune, je me disposais à passer la nuit chez le tong (maire) annamite et à repartir le matin au jour, quand un Français, dont j'a-

vais fait la connaissance à Saigon et qui venait là recevoir quelques bagages pour l'inspection, me reconnut à la lueur des torches et m'offrit une voiture à bœufs. Je n'avais jamais usé de ce mode de véhicule : c'était à la fois une bonne fortune que me procurait le hasard et une ignorance à perdre ; j'acceptai. Il est vrai que je fus moulu pour deux jours ; mais on se fait à tout, et plus tard j'appréciai fort cet étrange mode de voyager.

Laissant mes bagages, sous la garde d'un Annamite, suivre en jonque le coude énorme que fait la rivière de Tayninh (Paix de l'occident), je me glissai sur le matelas cambodgien déposé au fond de la

1. Suite et fin. — Voy. p. 369 et 381.

XXX. — 781^e LIV.

encore ai-je dû le laisser reprendre haleine plus d'une fois.

Je ne trouvai à Tayninh que fort peu de Français; parmi eux j'aime à citer M. D.... C'est un homme qui, venu dans la colonie fort pauvre, y a fait honnêtement sa fortune dans le commerce des bois; on sait combien il y a de précieuses essences dans les forêts de la Cochinchine orientale. C'est un chasseur forcené, et je fis avec lui quelques parties de chasse des plus agréables. J'allai le prendre un matin pour une chasse au cerf. Selon lui, les Annamites sont de grands naturalistes, non pas à la Buffon, mais à la Toussenel; « ces gens-là, me dit-il, vivent bien plus complètement que les paysans d'Europe en relation constante avec les êtres animés, et il est peu d'oiseaux, de serpents, de quadrupèdes et d'insectes auxquels ils n'aient donné de noms. Pour ce qui est du cerf, il y a d'abord le *Con ca tong* (*Panolia Eldii*), qui vit dans les grandes clairières; ses belles cornes, recourbées en dedans, aplaties à leur extrémité, qui porte cinq à six végétations, lui donnent un faux air d'élan. Après lui vient le *Con man* (*Cervulus moschatus*), animal de taille très-inférieure, à poil presque rouge et qui porte deux cornes courtes, terminées par deux andouillers. Il ne s'en sert pas comme armes défensives, mais il a deux dents à la

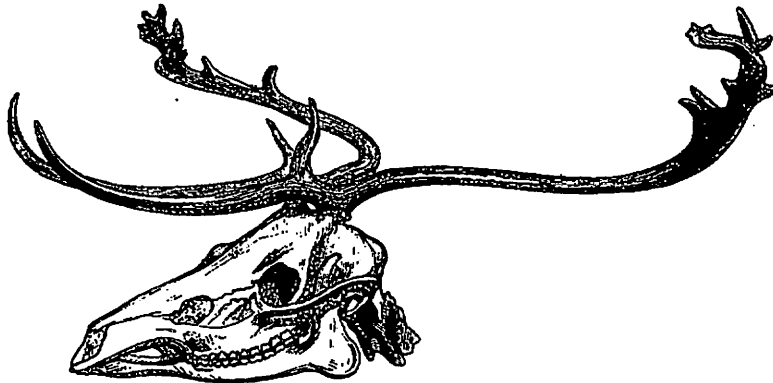
mâchoire supérieure qui valent bien des cornes; j'ai perdu plus d'un bon chien du fait de quelque vieux *Con man*; et — ajouta-t-il en me montrant Flo, son dernier limier, qui trottait devant nous, — ce pauvre animal porte encore les glorieuses cicatrices de sa dernière lutte. — Le troisième cerf, le plus commun de tous, est le *Con nai* (*Cervus Aristotelis*); nous en mangerons ce soir très-probablement. »

Ici je l'interrompis en lui montrant le chien qui quêtait avec une ardeur fébrile. Cet animal n'aboyait que dans les grandes occasions et suivait la piste jusqu'à complet épuisement de ses forces. En ce moment il nous entraînait à travers bois et clairières du côté de la montagne. « Voilà, s'écria tout à coup D..., baissez-vous et voyez! Ce sont des traces de la nuit, et nous allons avoir affaire encore à un *Con man*. Je connais ses ruses, reprit-il, et nous n'aurons pas trop à courir. » En effet, le *Con man* décrit dans sa fuite un cercle presque complet et revient ordinairement très-près de l'endroit où il a été levé. Cette fois la chasse devait être courte. Le chien menait la bête et

nous distinguions par de rares éclats de voix la direction qu'elle avait prise. Tout d'un coup une masse rouge passe devant nous comme un éclair, je tire. « Touché! » s'écrie D..., qui, voulant m'en laisser l'honneur, n'avait pas tiré lui-même: beau trait pour un chasseur enragé comme lui. « Oui, lui-dis-je, mais pas en plein corps. » Le malheureux ne courait plus que sur trois pattes, et cependant il allait encore vite. Il finit, la tête perdue sans doute, par se diriger vers le village et prit eau dans l'arroyo à quelques mètres du pont. Tous les chiens de la contrée étaient en ruine. Nous achevâmes le blessé du haut du pont et le *boy* de D... se chargea de le repêcher. C'était une femelle, elle avait dans le ventre un fœtus gros comme un lièvre de Cochinchine. Du reste, à ce qu'il paraît, le mois de juin est celui de la gestation pour ces animaux. D... tua quelques jours après une autre femelle, pleine également.

Peu de jours après, je fis avec D... une dernière promenade dans les environs giboyeux de Tromdo.

Nous allions tout doucement, couchés chacun dans notre voiture; il était environ quatre heures du soir et la chaleur était encore étouffante. Je sommeillais à moitié, lorsqu'une exclamation de mon conducteur me réveilla. Je regarde et vois une masse noire qui venait à notre ren-



Tête de cerf panolia. — Dessin de Rubin, d'après nature.

contre. Je reconnais un rhinocéros. La route n'était pas large: il fallait que l'un de nous se garât dans les bois ou reculât. Je savais qu'il n'était pas dans l'habitude du grossier pachyderme de faire place à qui que ce fût, et, d'autre part, je n'ignorais pas qu'il était de force à faire sauter nos deux attelages en l'air et nous en même temps. D..., qui était descendu de voiture, vint se ranger près de moi et me dit: « Il n'y a pas à hésiter, je vais tirer ». Je laissai agir sa main plus exercée que la mienne. Le rhinocéros tressaillit et fit volte-face. Un hurrah répondit à sa fuite. Il avait disparu, mais il nous fut bien facile de le suivre. La balle avait sans doute traversé le poumon ou quelque gros vaisseau; le sol était arrosé de sang à droite et à gauche. Enfin, au bout de soixante mètres environ, nous trouvâmes le corps; quelques convulsions l'agitaient, et de crainte d'un dernier accès de rage qui pouvait être fatal à l'un de nous, D... lui tira le coup de grâce presque dans l'oreille. Alors nous l'examinâmes à loisir. C'était un grand mâle de plus de deux mètres de long; mais sa corne unique n'était

pas très-développée : elle n'excédait pas un pied. C'était sans doute un représentant de l'espèce *Rhinoceros sondaicus*. Nos Annamites, qui nous avaient rejoints, recueillirent la terre sanglante et le sang qui entouraient le corps, et lorsque l'ordre leur fut donné de dépecer la bête, ils trempèrent encore dans son sang tout le linge dont ils purent déceintement se dépouiller.

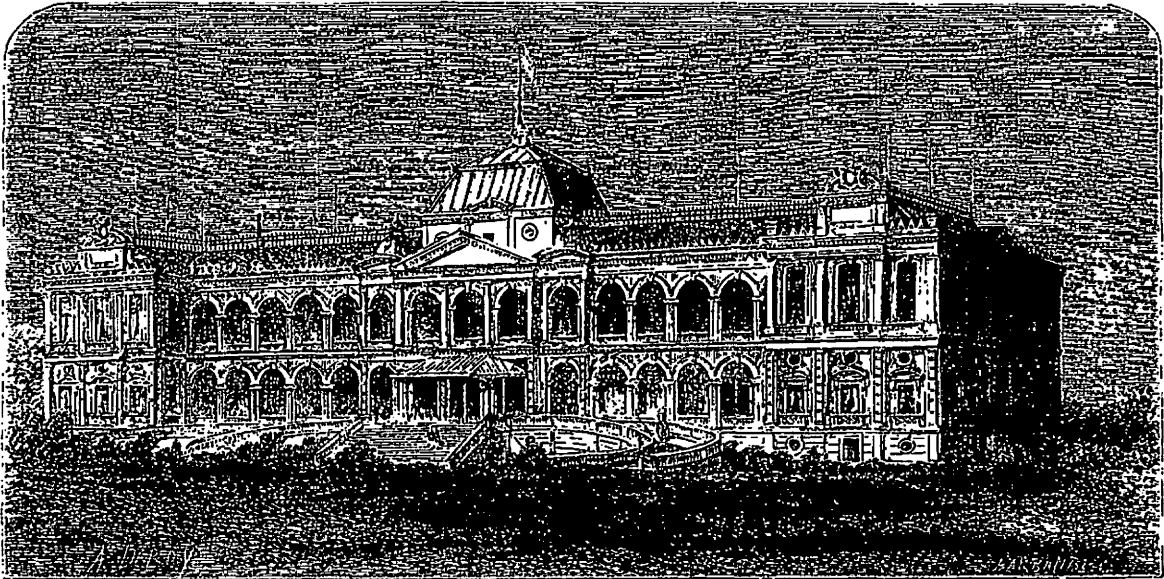
Cette coutume existe, je le savais, en Afrique, mais je fus étonné de la retrouver au fond de l'Asie. Le sang du rhinocéros est considéré comme une panacée universelle, et les pharmaciens indigènes l'achètent fort cher, ainsi que le corps. On croit de même que le fiel de l'ours mort de mort violente est excellent en frictions contre les contusions; la tête de singe ré-

duite en poudre et avalée donne de l'intelligence aux enfants idiots; certains os du tigre donnent de la force; les dragons guérissent les bronchites, etc., etc.

Nous emportâmes la tête et les quatre membres de notre rhinocéros et laissâmes l'immense cadavre aux corbeaux et aux vautours.

Quelques jours après cette dernière chasse, je quittai Tayninh et rentrai à Saigon.

Le jour de mon départ approchait, et j'avais voulu, avant de quitter ce sol de l'Indo-Chine où ma curiosité avait eu de si vives satisfactions, revoir Saigon, qui s'était considérablement embelli depuis sept mois. On avait terminé des trottoirs très-vastes en briques, placées de champ, qui permettaient de se promener à pied sec pendant la saison des pluies; des magasins



Le palais du gouverneur, à Saigon. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

tout européens, débits de tabac et de marchandises d'exportation de Paris, s'élevaient le long des grandes rues, notamment près de la maison de police. Il y avait toujours, il est vrai, quelques quartiers encore incomplètement assainis, surtout de l'autre côté de l'arroyo chinois, mais les maisons européennes commençaient déjà à envahir ce quartier jusqu'alors trop uniformément asiatique, et le splendide Palais du gouverneur dominait la ville haute de Saigon, en montrant avec fierté le pavillon national.

Les échoppes chinoises et annamites de la rue Catinat existaient toujours, mais peu à peu faisaient place à des établissements européens; enfin, tout montrait que Saigon était vigoureusement entré dans une voie de prospérité toute française, dont nous

avons d'autant plus le droit de nous enorgueillir que le temps est encore bien près de nous où les misérables huttes indigènes garnissaient seules les rives du Donai.

Enfin, le 20 septembre, je m'embarquai sur la *Sarthe* et dis adieu ou plutôt au revoir à cette terre de Cochinchine, à laquelle j'étais redevable de tant de connaissances nouvelles pleines d'intérêt. Ses richesses zoologiques ont pour moi un attrait irrésistible, et j'espère bientôt repartir pour continuer ces études de naturaliste, à la chère tyrannie desquelles il est impossible de se soustraire, dès qu'on les a commencées.

Docteur MORICE.